
« L'Atelier du traduire »

Quelques remarques sur une nouvelle traduction de la Bible

Marc-Alain Ouaknin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1913>

DOI : 10.4000/tsafon.1913

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 105-124

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Marc-Alain Ouaknin, « « L'Atelier du traduire » », *Tsafon* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1913>

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

« L'Atelier du traduire »

Quelques remarques sur une nouvelle traduction de la Bible

Marc-Alain Ouaknin*

Dans l'intervalle, Don Quichotte prit fantaisie de parcourir la ville, mais à pied et sans équipage, craignant, s'il montait à cheval, d'être poursuivi par les petits garçons et les désœuvrés. Il sortit avec Sancho et deux autres domestiques que lui donna Don Antonio. Or, il arriva qu'en passant dans une rue, Don Quichotte leva les yeux et vit écrit sur une porte, en grandes lettres : ICI ON IMPRIME DES LIVRES. Cette rencontre le réjouit beaucoup ; car il n'avait vu jusqu'alors aucune imprimerie, et il désirait fort savoir ce que c'était. Il entra avec tout son cortège et vit composer par-ci, tirer par-là, corriger, mettre en formes, et finalement tous les procédés dont on use dans les grandes imprimeries. Don Quichotte s'approchait d'une casse et demandait ce qu'on y faisait ; l'ouvrier lui en rendait compte ; le chevalier admirait et passait outre. Il s'approcha, entre autres, d'un compositeur et lui demanda ce qu'il faisait. « Seigneur, répondit l'ouvrier, en lui désignant un homme de bonne mine et d'un air grave, ce gentilhomme que voilà a traduit un livre italien en notre langue castillane, et je suis à le composer pour le mettre sous presse. — Quel titre a ce livre ? demanda Don Quichotte...

Cervantes, *Don quichotte*,
Deuxième partie, chapitre 62.

Premières armes

En octobre 2019 sortira, aux éditions Diane de Selliers, le premier tome d'une nouvelle traduction de la Bible que j'ai entreprise il y a une quinzaine d'années. Ce premier tome comporte les onze premiers chapitres de la Genèse, ceux dont l'inspiration est clairement

* Atelier Targoum IRETS (Institut de Recherche et d'Étude sur la Tradition des Textes Sacrés).

babylonienne. Je l'ai intitulé *La Genèse de la Genèse*. Ce premier tome s'arrête au moment où Abraham entre en scène avec le célèbre *Lèkh-lekha*, « Va vers toi ! »

Pour chaque verset, on trouvera le texte en hébreu, sa translittération, la traduction, des notes de traduction et un commentaire à la fin de chaque chapitre. Cette édition est illustrée par des œuvres d'artistes du XX^e siècle et du XXI^e siècle : Malévitch, Miro, Klee, Rothko, Garouste, Kandinsky, etc., créant un dialogue passionnant avec le texte et les commentaires.

*

Dans le présent article, je voudrais « raconter » comment j'en suis arrivé à cette nouvelle traduction qui est le fruit d'une histoire personnelle, d'une recherche et d'une activité de traducteur que je mène depuis près d'une quarantaine d'années.

Ma première publication fut une traduction de l'hébreu des *Pirqué de Rabbi Eliézer*, aux éditions Verdier pour qui j'avais écrit l'année précédente une étude en guise de préface à la traduction des *Aggadot du Talmud de Babylone* réalisée par Arlette Elkaïm-Sartre. C'était en 1983.

En dehors des publications consacrées à la philosophie, à la littérature, à l'histoire de l'alphabet, au Talmud et à la Kabbale, j'ai publié un certain nombre de textes directement en lien avec le texte biblique et avec la question de la traduction :

- *Introduction à la littérature biblique*, 1994¹
- *La plus belle histoire de Dieu*, 1997²
- *Les dix commandements*, 1999
- *Traduction du Livre de Jonas*, 2001³
- *Zeugma, mémoire biblique et déluges contemporains*, 2008
- *Mystère de la Bible*, 2008
- *La Tora racontée aux enfants*, 2009
- *Le Cantique des Cantiques*⁴, 2016
- *Traduction du Livre de Ruth*⁵, 2017

¹ Préface à une réédition de la traduction de Samuel Cahen aux éditions des Belles Lettres.

² En collaboration avec Jean Bottéro et Joseph Moingt, réédition coll. Points.

³ En collaboration avec Anne Dufourmantelle, édition Bayard dans le cadre de *La Nouvelle traduction de la Bible* sous la direction de Frédéric Boyer.

⁴ *Bible polyglotte*, annotations et commentaires, éditions Diane de Selliers.

⁵ Alliance biblique française.

Venus d'ailleurs

Comment tout cela est arrivé ?

On apprend très tôt le nom de son pays et en particulier de sa ville, surtout quand on est fils de rabbin, comme je le suis. Cela fait partie de l'identité. Ainsi, longtemps, avant de décliner mon nom, je disais : « Je suis le fils du rabbin **de** Reims, puis **de** Lille puis **de** Metz puis **de** Marseille ». Une façon aussi de dire que l'on est du Nord, de l'Est, du Centre ou du Sud de la France. Avec le temps, dire que je venais d'« ailleurs » m'a paru plus intéressant.

La famille de mon grand-père maternel venait d'Herrlisheim, un petit village alsacien du pays rhénan, au sud-est d'Haguenau, à deux kilomètres d'un pont sur le Rhin, petit village qui fut tour à tour allemand et français ; une famille qui était installée dans ce village depuis plusieurs siècles. Ma grand-mère maternelle est née au Luxembourg, de parents venus d'Allemagne. C'était à la fin du XIX^e siècle.

À des milliers de kilomètres, à la fin de ce même XIX^e siècle, mon grand-père paternel est né à Demnate, une petite ville marocaine du Haut Atlas à flanc de collines, à 960 m d'altitude et à 100 km à l'est de Marrakech, où il s'installa plus tard et où est né mon propre père. Plus tard, il vécut à Casablanca, rue Jean-Jacques-Rousseau...

*

Moi, je suis né à Paris, rue Mirabeau, dans une famille qui, tous les matins, jusqu'à aujourd'hui, remercie, en une prière tacite, le chanoine Raymond Vancourt et sa gouvernante M^{lle} Raymonde, la Résistance lilloise et le petit village de Wavrans-sur-Ternoise, tous, « Justes des Nations » qui, en 1943 et jusqu'à la fin de la guerre, sauvèrent, cachèrent, et protégèrent, entre autres, la famille Ehrlich, donc ma mère, son frère et ses parents, et une cousine, éclairant ainsi à leur façon les années sombres de l'histoire de France.

*

Dans les années cinquante, mon père, venant de son Marrakech natal, après deux ans à la Yéshiva d'Aix-les-Bains, se retrouva à Paris pour suivre des études de mathématiques, puis, sur les conseils du grand rabbin Charles Touati, le cursus de l'école rabbinique du Séminaire israélite de France que l'on appelait simplement « La rue Vauquelin ». C'est là que quelques années plus tard, je fis mes premiers pas !

C'est à Paris, comme surveillant à l'école Lucien de Hirsch, qu'il rencontra ma mère, aussi surveillante, d'origine lilloise, d'une famille juive alsacienne dont le père était représentant en houblon. Bref, vous imaginez la petite Lilloise qui était à Paris pour faire ses études d'anglais à la Sorbonne : comment dire à ses parents, qu'elle avait rencontré un « Marocain » ? À l'époque, autant dire un non-juif ?!

La langue de France

Ce que disent ces histoires, au-delà des souvenirs portés par un enfant qui finit par grandir, c'est que la France fut une terre d'accueil pour des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui vinrent d'ailleurs. Terre d'accueil et de rencontres, de bifurcations des lignes d'histoires et création de nouveaux destins.

Cependant, je crois que cet accueil que je ressens au plus profond de moi n'a pas seulement un caractère géographique et territorial mais se situe aussi, de manière fondamentale et fondatrice, dans les mots et la beauté de la langue de Molière et de Hugo, de Michelet et de Ronsard, de Rabelais et de Baudelaire, de Verlaine, de Proust et de Rimbaud.

L'hébreu

La carte d'identité, celle que je présente ici, fut naturellement d'emblée tissée de différentes langues. L'allemand et le judéo-allemand dans lequel se parlaient entre eux mes grands-parents maternels, l'arabe et plutôt le judéo-arabe qui affleurait dans le français au parfum marocain de mes grands-parents paternels. L'anglais qui était le quotidien des copies que ma mère corrigeait en rentrant de ses cours au lycée à Lille. Et l'hébreu. Ah l'hébreu ! Cette langue que j'ai commencé à lire aussitôt que j'appris le français puis à approfondir sur les bancs du Talmud Tora et de la synagogue qui était notre deuxième maison. Une langue qui entra très tôt en dialogue avec l'araméen du Talmud que je découvrais d'abord avec mon père puis à la yeshiva.

Expérience de l'étude qui est en fait d'abord une expérience de la traduction, expérience si profonde que l'on oublie très vite que tout passe par ce passage d'une langue à l'autre, sans lequel les textes resteraient incompréhensibles ou en tout cas n'auraient jamais eu la même saveur.

C'est donc presque naturellement que je répondis positivement à cette demande que me fit Charles Mopsik, en 1982, de traduire pour les

éditions Verdier, avec lui et Éric Smilévitch, les *Pirqué de Rabbi Eliézer* que j'ai mentionnés au début de cet article avec les autres publications liées à la traduction et à la Bible.

Ce fut un vrai bonheur intellectuel ! Mais plus encore, un bonheur existentiel. J'étais devenu traducteur. Bien sûr ce n'est pas comme cela que je me présentais alors, pas plus que je ne le fais aujourd'hui, mais cela m'a donné une confiance dans cet art que j'ai affiné avec le temps, tant sur le plan de la réflexion que du savoir-faire.

*

Toutes ces expériences conjuguées, et sans doute bien d'autres encore, dont une passion pour l'écriture, pour les manuscrits hébraïques et l'histoire de l'alphabet⁶, m'ont encouragé à réaliser l'un de mes rêves les plus chers : proposer une nouvelle traduction de la Bible avec des notes et des commentaires. Projet audacieux qui se transforma avec le temps en un projet plus modeste, une traduction du Pentateuque, ou Cinq livres de Moïse, avec les *haftarot*.

La gloire de Rachi

Je dois ajouter quelque chose d'essentiel à ce que j'ai dit précédemment : cette langue de France que j'ai apprise, et qui est le filtre de chaque instant de mon existence, fait aussi sens pour moi par le voyage que les textes de la tradition lui ont permis de réaliser à travers le monde entier, portée par le génie de Rachi de Troyes (1040-1105), un Champenois qui voyagea lui aussi beaucoup et qui eut l'idée extraordinaire de traduire les mots compliqués de l'hébreu biblique et de l'araméen talmudique en langue d'oïl de son temps.

Pour ce « Prince des commentateurs », ce fut sans doute une forme subtile de remerciement, et de reconnaissance envers la France, une manière d'être toute juive, si l'on se souvient que « juif », en hébreu, signifie « merci »⁷. Remerciement pour avoir, un jour, il y a fort longtemps déjà, accueilli une partie du peuple juif exilé de sa terre, « jusqu'en Espagne et jusqu'en France » selon l'expression du prophète Obadia⁸. Verset dans lequel les traducteurs hésitent sur la traduction du

⁶ Cf. Marc-Alain Ouaknin, *Mystère de l'alphabet*, Paris, Assouline, 1997 et *L'alphabet expliqué aux enfants*, Paris, Seuil, 2012.

⁷ *Yehoudi*, juif, est de la même racine que *le-hodote*, remercier et *toda*, merci.

⁸ 1,20.

mot *tsarfat*, entre le port de Sarepta au sud de Tyr ou le nom hébraïque de la France :

Rachi, en s'appuyant sur une proposition des lexicographes de son temps, choisit et traduit *tsarfat* par *França*, qu'il écrit en cinq lettres hébraïques : פרנצ"א.

*

Je crois que l'on ne peut pas imaginer le plaisir qu'il y a de voir apparaître en vieux français mais en lettres hébraïques, au cœur d'un commentaire sur un verset de l'Exode décrivant la plaie des grenouilles lors des dix plaies d'Égypte⁹, le mot « grenouillerie » ou « grenouillère », גרינוליי"רא , ou encore la jubilation de découvrir le mot « miroir », מירוא"ש, dans le commentaire sur Exode 38,8, et encore de lire dans le *Dictionnaire historique de la langue française* que la première occurrence du mot « chut », dans le sens de « faire silence », se trouve dans les gloses de Rachi¹⁰ !

*

Plusieurs milliers de mots en ancien français émaillent ainsi les commentaires de Rachi sur la Bible et le Talmud dès la fin du X^e siècle, créant, entre ces langues, un pont qui a forgé un paysage exceptionnel, et je serais même tenté de dire une âme exceptionnelle. Il a ainsi contribué à la création d'une identité à jamais marquée par la joie profonde de l'accueil et de la relation. Identité conjonctive et trajective, que les maîtres de l'école française ont semée avec tant de subtilité et de discrétion. Langue d'oïl hôtesse de l'hébreu, hébreu hôte de ce français premier ! Couple pour la vie, ils ont élu séjour dans l'interligne des textes sacrés et l'arrondi fragile des lettres carrées...¹¹

Le nom de la yéshiva¹² de mon adolescence, où se développa ma passion du Talmud, prend ici tout son sens : *Yéshiva Hakhmé Tsarfat*, « Académie talmudique des Sages de France ». Une formidable orientation sur le chemin de la vie !

⁹ Exode 8,2.

¹⁰ *Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain Rey, éditions Le Robert, tome 1, 2000, p. 752. Voir Nombres 13,30, ט"ש.

¹¹ Sur les gloses de Rachi, voir Arsène Darmesteter et D. S. Blondheim, *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Rachi*, Paris 1929.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k33133j.texteImage>.

¹² Académie talmudique.

Au fil de l'eau

Rachi mais pas seulement ! Car cette façon de transmettre les mots de son temps fut une passion transmise à ses enfants, ses gendres et ses élèves qui, à leur tour, offrirent les mots de leur temps et les inscrivirent dans ce conservatoire que devinrent leurs commentaires, si précieux pour les chercheurs d'aujourd'hui.

En une seule page du traité *Baba Batra* 73a on trouve dans le commentaire du Rashbam, Rabbi Shmouel ben Méir¹³, les mots *mast* /מש"ט, le « mât » du bateau, *vella* /וייל"א, la « voile », *anqueres* /אנקר"ש, l'« ancre », *reimes* /ריימ"א, « rames », *coquette* /קוקיי"ט, un mot que commente Rashbam : « Petit bateau attaché à l'arrière d'un grand bateau pour accoster en eaux peu profondes »¹⁴.

Quel bonheur de découvrir ces mots que sans doute je n'aurais jamais rencontré de ma vie. Imaginez ! Coquette ! un petit bateau pour accoster en eaux peu profondes. Un mot que je retrouve dans le Littré dans une forme masculine :

COQUET (s. m.) [ko-kè] : Petit bateau de rivière, amenant des marchandises de Normandie à Paris. HISTORIQUE : XVI^e s. — *Il n'y eut autre dommage sur les dits François, fors qu'en un coquet où estoient douze hommes de guerre, lequel effondra, et pour ce en noya neuf, qui fut grand dommage* (A. Chartier Hist. de Charles VI et VII, p. 245, dans Lacurne). Étymologie : Diminutif de coque ou coche, bateau (voy. Coche 1).¹⁵

« Coquet », qu'à la yéshiva les étudiants, peu informés de l'ancien français, lisaient « coquette », un mot que, devenu grand lecteur, j'associais à quelques personnages de *La Recherche du Temps Perdu*.

¹³ « Rabbenou Shmouel ben Meïr, plus connu sous l'acronyme de Rashbam (רשב"ם) est un exégète biblique et tossafiste ayant vécu en Champagne et à Rouen au XII^e siècle (c.1085 – c.1158). Fils de Yokhéved, la fille aînée de Rachi, et de Rabbenou Meïr de Ramerupt, un illustre élève de Rachi, il est l'aîné de trois frères, dont le second, Isaac, meurt du vivant de son père, et dont le troisième, Jacob, deviendra le dirigeant du judaïsme ashkénaze. Petit-fils aîné de Rachi, donc, il fut son élève puis son secrétaire. Le Rashbam est particulièrement connu pour son attachement au sens littéral des versets. Il étudia également auprès du Riva Isaac ben Asher ha-Levi, fut le collègue de Joseph Kara, et le maître de ses frères cadets, Isaac et Jacob » (Wikipedia).

¹⁴ Cette page du Talmud fut le support de mon intervention lors du Colloque de Nanterre dans la session consacrée aux traductions de la Bible et à la traduction hébraïques, organisée par Francine Kaufmann dans le cadre du Colloque international de traductologie, Nanterre, avril 2017. <https://crea.parisnanterre.fr/1er-congres-mondial-de-traductologie-761385.kjsp>.

¹⁵ Littré, édition 1873. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5406710m/f871.image>.

Pourtant j'eusse oublié l'extravagance blonde et n'aurais jamais souhaité de la revoir si Françoise ne m'avait dit que, quoique bien gamine, cette petite était délurée et allait quitter sa patronne parce que, trop **coquette**, elle devait de l'argent dans le quartier. On a dit que la beauté est une promesse de bonheur. Inversement la possibilité du plaisir peut être un commencement de beauté.¹⁶

Ah les délices de la phrase proustienne ! Qui aurait pu penser que je serai un jour amené à associer Proust avec une page du traité *Baba Batra* ? À mettre en lien *La Recherche du Temps Perdu* avec Le Talmud ? Miracle de la traduction au sein d'un commentaire du XII^e siècle !

*

C'est cela traduire ! se laisser porter au fil de l'eau sur ces petits bateaux, petites coquettes, plus vraisemblablement « coquets », un mot qui a aussi donné « coche », « coche d'eau » ou « coche de rivière »¹⁷.

Un mot qui est aussi bien sûr en lien avec la coque d'une noix et la coque d'un bateau, et qui nous renvoie aussi immédiatement à la coque de cet œuf, cassé par le petit bec d'un poussin, fruit des amours d'une poule qui ne fut pas insensible aux charmes d'un coq ! Naissance ! Genèse ! Il y a du *Beréchit* dans l'air !

*

N'est-ce pas précisément le sens de « Traduire » auquel nous invitait Walter Benjamin dans sa tâche du traducteur quand il parlait de *überleben* et de *fortleben*, « vivre au-dessus » et « vivre plus loin »¹⁸. Survivre ! Survie d'un mot qui au détour d'une ligne d'un commentaire médiéval renaît de ses cendres, sort de l'oubli, ou d'un quasi oubli. Seuls les « canots » et les « chaloupes » vivent aujourd'hui dans les

¹⁶ Marcel Proust, *La prisonnière*, Paris, Gallimard, p. 175.

¹⁷ Littré. Édition 1873, revue et corrigée. **Coche** (n.m.) 1. Grande voiture à chevaux, pour le transport des voyageurs. 2. Petit bateau habitable de tourisme fluvial. **Note** : 1. Dans la réglementation française, le coche de plaisance a pour dimensions minimales et maximales cinq et quinze mètres et ne peut accueillir plus de quatorze personnes. 2. Le terme « coche de plaisance » a été formé à l'image des anciennes expressions « coche d'eau » et « coche de rivière ». (Arrêté du 18/12/1990 – date de la publication : 22/09/2000 - éd. Commission de l'équipement et des transports).

¹⁸ Walter Benjamin, *La tâche du traducteur*, dans *Expérience et pauvreté*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2011, p. 107-137. Sur ces expressions de Benjamin, voir mon article, « De l'amphibologie », *Septet*, 2017, *Des mots aux actes* n°6, *Traduire le sacré*. <http://www.septet-traductologie.com/revue-septet/des-mots-aux-actes-6/>.

dictionnaires dont la plupart ont, depuis longtemps, perdu la mémoire du « coquet » !

Voyage infini du traducteur

Traduire se disait encore au XVI^e siècle « translater » et une traduction une « translation ». Des mots dans lesquels on sent mieux le mouvement, le voyage que procure cet art. Car de mot en mot, d'idée en idée ce sont des mondes qui éclosent devant nos yeux, tout aussi surprenants les uns des autres.

Si le « coquet » de Rashbam – lu d'abord « coquette » selon sa transcription hébraïque – me fit faire un détour par Proust et le Talmud, ce fut un détour qui ne fut pas sans offrir de nouvelles pistes dont voici la première pierre : un pavé dans la mare que l'on doit à Louis-Ferdinand Céline. Un pavé antisémite qui, avec toutes ses ambiguïtés, est à la fois une critique, mais aussi un exercice d'admiration. Céline qui écrit :

Ils ont beaucoup ergoté autour de Proust. Ce style ?... Cette bizarre construction ?... D'où ?

Qui ?... Que ?... Quoi ?... Oh c'est très simple ! talmudique – Le Talmud est à peu près bâti, conçu comme les romans de Proust, tortueux, arabesque, mosaïque désordonnée – le genre sans queue ni tête. Par quel bout le prendre ? Mais au fond infiniment tendancieux, passionnément, acharnement. Du travail de chenille cela passe, revient, retourne, repart, n'oublie rien, incohérent en apparence, pour nous qui ne sommes pas juifs, mais de « style » pour les initiés ! La chenille laisse ainsi derrière elle une sorte de tulle, de vernis irisé, impeccable, capte, étouffe, réduit tout ce qu'elle touche [...]¹⁹

Je me suis demandé bien sûr où Céline avait-il puisé une telle vision, si juste, du style talmudique ? Je pense que le célèbre article d'Arsène Darmesteter sur le Talmud paru dans la *Revue des études juives* de 1888²⁰, n'est pas étranger à l'affaire ! A-t-il pu le lire ? Sans aucun doute. En tout cas un autre grand écrivain, lui aussi antisémite, Blaise

¹⁹ Lettre à Lucien Combelle du 12/2/43. *Cahiers de l'Herne*. Cité par P.-A. Ifri, *Céline et Proust*. Summa Publications, Birmingham (USA), 1996. p. 11-12, cité par Stéphane Chaudier, *La poésie dans la prose : Proust ou le style rastaquouère* dans Peter Schnyder, *La poésie en prose au XX^e siècle*, Paris, Gallimard, p. 91-116, 2013, Collection *Les Cahiers de la NRF*, Série *Entretiens des Treilles*. Sur cette question du Talmud et de Céline, cf. Stéphane Zagdanski, *Céline seul*, Paris, L'infini Gallimard, 1993.

²⁰ « Actes et conférences » de la *Revue des Études juives*, Tome XVII, année 1888, réédité aux éditions Allia, avec une importante préface de Mosché Catane, 1991.

Cendrars, cite un autre livre de Darmesteter, *La Vie des mots étudiée dans leurs significations* ! Qui est ce même Darmesteter qui étudia tous les mots d'anciens français dans l'œuvre de Rachi que nous avons évoqués ! Cela fait rêver...

Les chemins de la traduction

Certains lecteurs penseront que je me suis égaré dans ma présentation dont le but était d'expliquer comment j'en suis venu à une nouvelle traduction de la Bible et en souligner les axes majeurs.

Non ! aucun égarement mais un témoignage de la « méthode buissonnière » de ce travail. Car l'exemple que je viens de donner, à partir des mots « coquet/coquette », ouvre à trois points essentiels. Le premier concerne « les chemins de la traduction ».

J'appelle « chemins de la traduction » toutes les associations que chaque mot provoque au cœur d'un corpus ou de plusieurs corpus d'une même culture ou de plusieurs cultures différentes. Chaque mot est le point de départ de chemins différents qui ne s'excluent jamais les uns les autres mais jouent au sein d'une dialectique qui dynamise les textes, dans leur langue d'origine et dans leur traduction. Traduire c'est choisir. Choisir tel ou tel mot dont les connotations, les associations qui en découlent sont à chaque fois différentes, produisent d'autres chemins et d'autres voyages. « Coquet » n'est pas « chaloupe » et n'est pas « canot ».

Si dans un texte je redonne vie, par la traduction, à ce mot désuet de « coquet » cela ouvre plusieurs chemins possibles dont celui que j'ai proposé, nous invitant à relire Proust, Céline et le Talmud. Traduire « chaloupe » qui en est l'un des synonymes renvoie à d'autres univers, ouvre d'autres chemins dont celui, plus érotique, du Cantique des Cantiques qui raconte les pas de la bergère dans ses sandales²¹, les courbes voluptueuses de ses hanches qui dansent dans un *mouvement chaloupé* au rythme de l'acte d'amour, qui raconte aussi le galbe joyeux des seins qui gambadent sous le chemisier de l'aimée comme des faons jumeaux d'une même biche et dont les tétons chantent avec jubilation le désir qui parcourt et traverse tout le corps de la bien aimée. Dynamique du corps qui, porté par la passion amoureuse, se soulève offrant à la vue

²¹ Je pense ici au verset 7,2 : « Que tes pas sont beaux dans tes sandales, fille de haute naissance ! Le galbe de tes hanches est comme des colliers, œuvre d'une main d'artiste ».

de l'aimé l'arrondi d'un ventre qui s'élève, belle comme l'aurore, comme la lune et le soleil. La beauté vit, danse, chante, se lève, s'élève, tourne, va, revient et va encore, et va toujours !

Lien érotique entre la marche chaloupée et le bateau auquel les poètes ne furent pas insensibles non plus, en témoigne *Le beau navire* de Baudelaire qui dialogue de manière sublime avec le Cantique :

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.²²

*

La tâche du traducteur c'est le choix du traducteur. C'est-à-dire le choix des chemins, en tout cas de leurs premiers kilomètres. Vers quoi j'aimerais que le lecteur se dirige ? Vers Proust et Céline, ou vers le Cantique des Cantiques et Baudelaire ? Coquet ou chaloupe ?

Réveiller les princesses endormies

Mais le choix de « coquet » plutôt que « chaloupe » peut reposer sur un autre principe. Il peut avoir une autre vocation. Non pas tournée vers le futur de la lecture, mais vers le passé de la langue, de son lexique, de la vie des mots dont elle fut le lieu, langue du passé qui nous a fait et à laquelle il faut savoir rendre hommage. Et c'est le second point que je voulais évoquer.

Car « coquet » a vécu dans la langue française, mais pour des raisons que les linguistes savent expliquer, il en a aussi disparu. Ou peut-être faut-il dire qu'il n'a pas disparu mais s'est endormi. Traduire c'est peut-être aussi réveiller les mots anciens qui ne sont plus en usage, mais qui attendent l'heure de leur résurrection ou de leur réveil. J'ai montré dans un article²³ le rapport entre la traduction et le sommeil et la sortie du sommeil. Je le dis aujourd'hui un peu différemment, ou plutôt je

²² *Les fleurs du mal*, 1857.

²³ « Traduire dit elle », *Revue Septet*, 2018.

complète ce que j'ai dit dans cet article : traduire c'est prendre en compte l'endormissement des mots d'une langue et avoir le souci de les réveiller, de les éveiller à une nouvelle vie, jusqu'au souci de leur résurrection !

Ainsi, au-delà du choix entre Proust et Baudelaire, c'est le choix de *la vie des mots* qui peut être le critère du traducteur et guider son choix.

Dans ma traduction du texte biblique, souvent, cette vie des mots me guide, car il y a un plaisir d'une part à faire découvrir un mot oublié mais aussi le plaisir très narcissique de se sentir habité par le pouvoir de redonner une vitalité à ces mots endormis. Réalisation de ces rêves d'enfant où chevalier vaillant on arrive devant le donjon où est enfermée une princesse, souvent endormie depuis longtemps, qui attend d'être délivrée.

Il faut ajouter que certains mots anciens, eux, au contraire, par les connotations nouvelles qu'ils ont acquises avec le temps et les nouveaux contextes théologico-politiques, ne peuvent plus être utilisés de la même façon. Prenons un exemple :

Soit le premier verset du chapitre 2 de la Genèse :

וַיְכֹלֶי הַשָּׁמַיִם וְהָאָרֶץ וְכָל-צָבָאָם:

Vayekhoulou hashamayim vehaarèts vekhol tsevaam

Après de longues recherches et de longues hésitations j'ai choisi de traduire :

« Ainsi donc furent achevés
le ciel et la terre
et tous leurs arros ».

Le mot *tsevaam* est, comme le proposent la majorité des traducteurs²⁴, traduit par « leurs armées » :

« Ainsi donc furent achevés
le ciel et la terre
et toutes leurs armées ».

Cependant cette traduction est aujourd'hui problématique car elle peut se répercuter dans l'expression *adonai tsevaot*, traduite en général par « Dieu des armées », une traduction impossible aujourd'hui par la

²⁴ Jérusalem, Martin, Segond, Darby, Crampon, etc.

collusion du politique et du théologique que provoquent les connotations guerrières du mot « armées ».

En fait, « et toutes leurs armées » des traductions traditionnelles fait allusion aux « armées célestes et terrestres », c'est-à-dire à toutes les créatures des mondes d'en-haut et toutes les créatures des mondes d'en-bas.

La Vulgate traduit : *Et omnis ornatus eorum*. Le terme *ornatus* se retrouve dans la traduction de Lemaître de Sacy :

Le ciel et la terre
furent donc ainsi achevés
avec tous leurs ornements.

Chouraqui traduit par « milice ». Meschonnic, tout comme la *Bible dite de l'épée* traduisent par « multitude ». Dans le texte biblique le mot *tsava* est utilisé par la suite dans le sens d'« organisation » ou de « service » : « service du Temple » ou « service militaire ».

Tsava est donc une structure où chaque élément se situe selon un ordre, une place, un fonctionnement, un rôle, une hiérarchie et une organisation très précise. Et c'est dans ce sens qu'il revient avec insistance sous la plume des traducteurs qui le traduisent par « armée ». C'est, toujours, plus une allusion au côté organisé de la « structure militaire » qu'à son côté guerrier. Il faut retrouver « l'armature des choses » sous « l'armée des choses ».

Ainsi en voyageant au cœur de toutes les traductions j'ai découvert la proposition de Castellion²⁵ qui traduit « et tout leur arroi », introduisant un mot qui signifie « train, équipage accompagnant un grand personnage », comme dans l'expression : « en grand arroi »²⁶. Mais c'est aussi comme le note Quillet un terme militaire : « Arrangement, disposition, ligne des troupes ». Exemple : « Une armée qui recule en mauvais arroi », (Quillet, 1965). Cependant c'est un mot qui n'est plus réellement en usage.

En choisissant de traduire *tsevaam* par « arroi », je n'invente pas cette traduction qui est déjà celle de Castellion, mais je remets en usage un terme désuet, je réveille les princesses endormies.

²⁵ Sébastien Castellion. Bible écrite « pour les idiots » (c'est-à-dire ceux qui sont peu instruits, le latin étant alors la langue des érudits), 1555.

²⁶ Larousse.

S'étourdir de mots anciens

Le troisième point qu'ouvre l'exemple de « coquet » emprunté au Rashbam dans son commentaire du traité *Baba Batra* 73a concerne, dans le choix de traduction, de toujours tenter, quand c'est possible, d'introduire le mot d'ancien français que Rachi, ses élèves ou d'autres commentateurs, utilisent dans leurs commentaires pour expliquer ou tout simplement traduire un mot ou une expression de tel ou tel verset. Ce troisième point inclut les deux précédents puisque bien sûr nous sommes très souvent dans un cas de réveil d'un mot désuet voire oublié, et le choix de ce vocable ouvre des chemins de traduction à chaque fois d'une grande fécondité et d'une grande imprévisibilité.

*

Le premier exemple qui s'impose est celui de la première occurrence de ces mots anciens dans le commentaire de Rachi sur la Genèse qui apparaît dès le second verset du premier chapitre :

וְהָאָרֶץ הָיְתָה תוֹהוּ וָבֹהוּ וְחָשֶׁךְ עַל־פְּנֵי תְהוֹם וְרוּחַ אֱלֹהִים מְרַחֶפֶת עַל־פְּנֵי הַמָּיִם:

Ce que Rachi commente :

תוהו ובוהו.
תהו לשון תמה ושממון שאדם תוהה ומשתומם על בהו שבה: תהו. אשטורדי"שון כלע"ז: בהו.
לשון רקות וצדו.

Tohou vavohou :

Tohou signifie « étonnement », « stupéfaction », l'homme étant frappé d'étonnement et de stupeur en présence du *vohou*. En français médiéval *tohou* se traduit par « estordison ». *Vohou* signifie vide et solitude.

Selon Frédéric Godfroy, *Dictionnaire de l'ancien français*, tome 3, p. 622, ce mot *estordison* signifie « étourdissement, trouble, vapeur ». Voir aussi *Glossaire de la langue romane*, de Jean Baptiste Bonaventure de Roquefort, Paris, 1808, tome 1, p. 546.

Ce mot d'ancien français était cher à Rachi qui le cite une autre fois dans son commentaire biblique en Deutéronome 28,28 à propos de l'expression *timahon lévav*, que les traducteurs rendent par : « égarement d'esprit », (Louis Segond), « stupidité », (Martin), « étourdissement de cœur » (Darby et Cahen), « *astonishment of heart* », (King James).

D'où notre choix, dans l'Atelier²⁷, de proposer en créant un néologisme dérivé d'estourdison : « Alors la terre était étourdissante et vide ».

*

Le deuxième exemple vient tout de suite après dans le même verset :

וְהָאָרֶץ הָיְתָה תְּהוֹ וְבָהּ וְחֹשֶׁךְ עַל-פְּנֵי תְהוֹם וַיְרוּחַ אֱלֹהִים מְרַחֶפֶת עַל-פְּנֵי הַמַּיִם:

Merahéfèt, peut se traduire par « planer », « se mouvoir » et « tourner ». Rachi donne l'image de la mère qui volète au-dessus du nid de ses petits. Il propose « acoveter » en français à son époque (XII^e siècle), qui signifie « couvrir » au sens aussi, semble-t-il, de « couvrir ». Voir Alphonse Bos, Glossaire de la langue d'Oïl (XI^e-XIV^e siècles), Paris, 1891. Rachi fait allusion au verset du Deutéronome 32,11, « Comme l'aigle éveille son nid, volète au-dessus de ses petits, étend ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes », à propos duquel il donne le commentaire suivant : « *yerahèf* / volète, il ne pèse pas sur eux de son poids, mais il plane, les touchant sans les toucher ». Donc voici une traduction possible :

Alors que la terre était étourdissante et vide,
et que l'obscurité régnait sur la face de l'abîme,
et que le souffle de Dieu, *élohim*,
couvait sur la face des eaux.

Mais suite au commentaire de Rachi on a aussi proposé dans l'atelier :

Alors que la terre était étourdissante et vide,
et que l'obscurité régnait sur la face de l'abîme,
et que le souffle de Dieu, *élohim*,
voletait sur la face des eaux.

« L'atelier du traduire »

La traduction que je propose aujourd'hui est le fruit d'un travail de recherche et d'enseignement. Dès le début de la concrétisation de ce

²⁷ Voir *infra* le paragraphe « L'Atelier du traduire ».

projet, initié et développé jusqu'à aujourd'hui avec Françoise-Anne Ménager, nous fûmes convaincus qu'il fallait à la fois faire un travail littéraire qui offrirait un nouveau texte, une nouvelle écriture, presque un nouveau poème, mais qui, d'autre part, devait ne pas oublier le souci essentiel de transmission pédagogique incluant non seulement le résultat, mais aussi tout le cheminement, le voyage de ce travail de traduction.

Cette traduction serait alors en quelque sorte le reflet d'un atelier de traduction où seraient formulés les doutes, les difficultés, et surtout les méthodes de recherches, afin que ce texte soit aussi un outil pour les lecteurs qui voudraient l'approfondir et l'enrichir de nouvelles explorations. J'en ai donné un exemple ici avec l'école buissonnière autour du mot « coquet »

*

Dès lors l'écriture, que nous nous proposons, était de sortir de l'écriture classique des livres de traduction qui donnent d'emblée le résultat du texte traduit auquel est adjoint un commentaire. Notre démarche se voulait pédagogique et consistait en la volonté de faire assister le lecteur à tout le travail de recherche, au travail d'atelier, qui montre le cheminement de la recherche, la méthode, la possibilité de plusieurs traductions différentes, de lire aussi bien sûr celles qui avaient été retenues par les traducteurs qui nous avaient précédés et les orientations qui nous poussaient à choisir telle nouvelle traduction ou, au contraire, à assumer en toute conscience une traduction déjà existante chez tel ou tel traducteur. Comme dans l'exemple de « arroi » que je viens de présenter.

Je fus heureux de trouver plus tard sous la plume de Meschonnic l'expression d'« Atelier du traduire » qui me confortait dans le bon choix que nous avions fait²⁸ !

La mise en œuvre d'une telle démarche s'est révélée très vite très complexe car nécessitant presque un volume pour chaque verset. Et le projet s'est alors scindé en deux parties. Une partie enseignement, l'atelier de traduction, et une partie publication. C'est ainsi que fut créé « L'Atelier Targoum », devenu aujourd'hui l'Institut de Recherche et d'Études sur la Tradition des Textes Sacrés (IRETS).

²⁸ Voir le premier tome de sa traduction du Pentateuque, *Au commencement*, DDB, 2002, p. 21 : « Et, encore une fois, s'il y a des notes, et même tellement de notes, ce n'est pas pour jouer à l'exégète et à l'historien. C'est pour faire participer à l'atelier du poème, qui est l'atelier du traduire et elles ne sont pas faites pour l'érudition ».

Remarques sur les noms de Dieu

Il faudrait un livre entier pour explorer tous les choix et les enjeux de cette nouvelle traduction. Je m'en explique dans l'introduction du premier tome et dans les notes de traduction. Quelques remarques cependant concernant les noms de Dieu, sujet complexe dans toute traduction de la Bible. Dieu ? Éternel ? Saint béni-soi-il ? *yhvh* ? *Élohim* ?

Il était important dans cette traduction, de restituer la tonalité des différents noms utilisés et de ne pas les niveler par un nom commun, « Dieu », dont l'origine gréco-latine ouvre des perspectives de pensée différentes. En effet, *deus* renvoie à une racine indo-européenne, *dew*, signifiant les créatures célestes, les astres, ceux qui brillent, mot que l'on retrouve dans « diurne » par exemple, ceux qui sont *là-bas*, *ailleurs*, et qui disent déjà le fondement d'une extériorité et d'une dualité, le « deux », « dieu/deux ». L'hébreu propose d'autres orientations. Dans le texte biblique, le divin possède plusieurs noms. Il est nommé *El*, *Élohim*, *yhvh*²⁹, *el shadaï*, *tsevaot*, etc.

D'un point de vue grammatical le mot *Élohim* est un pluriel. Les exégètes y voient la manifestation de la pluralité des forces divines qui se manifestent dans les lois de la nature, instaurant limite, ordre et organisation. La Kabbale approfondit avec subtilité le sens de ces différents noms de Dieu.

Dans notre traduction, nous avons choisi d'écrire à chaque fois « Dieu, *élohim* », ou « Dieu, nommé ici *élohim* » lors de sa première apparition dans le chapitre ou quand il réapparaît dans le même chapitre après l'usage d'un autre nom de Dieu. Dieu est toujours écrit avec une majuscule quand il s'agit de Dieu personnage de créateur biblique, ou sans majuscule quand c'est un dieu étranger ou un pluriel qui désigne, pour le texte biblique, des dieux étrangers ou des idoles.

Voici un exemple à partir d'une des traductions proposées dans l'atelier.

1.

Quant au commencement de la création
par Dieu, nommé ici *élohim*,
du ciel et de la terre.

²⁹ Certains prononcent *Yavhé* ou *Jéhovah*, noms que l'on doit aux voyages de ces mots à travers différentes langues dont essentiellement l'allemand où le « j » se prononce « y ».

2.

Alors que la terre était étourdissante et vide,
et l'obscurité régnait sur la face de l'abîme,
et que le souffle de Dieu, *élohim*,
voletait sur la face des eaux.

3.

Dieu, *élohim*, dit :
que soit lumière
et il fut lumière.
Et Dieu, *élohim*,
contempla la lumière.
Oui c'était bien !

De même pour le nom tétragramme ineffable *yhvh*, nom qui ne prononce pas mais possède un nom de substitution, *adonai*. Nous avons choisi de l'écrire *adonai* dans la translittération et « Dieu, tétragramme » dans la traduction. Et comme pour *élohim*, « Dieu, nommé ici tétragramme », lors de sa première apparition dans le verset ou quand il réapparaît dans le même chapitre après l'usage d'un autre nom de Dieu. Exemple du premier verset du chapitre 4 où c'est la première fois que le nom *tétragramme* apparaît seul, non accompagné du nom *élohim* ! « Et l'homme-Adam avait connu Ève, sa femme. Elle avait été enceinte et elle avait enfanté Caïn. Alors elle avait dit : J'ai créé un homme avec Dieu, nommé ici tétragramme ».

J'ai hésité avec la variante suivante : [...] Nommé ici, pour la première fois, tétragramme.

Cet usage permet de faire remarquer que le nom de Dieu tétragramme arrive relativement tard dans le texte puisqu'il est précédé par *élohim* et *yhvh*, *élohim* pendant tout le chapitre 2 et le chapitre 3 qui jouent avec ces noms, jeu, que j'ai rendu de la manière suivante dans le chapitre 3 (ici version de l'atelier) :

4.

Et le serpent dit à la femme
Non !
Mourir vous mourrez ? !

5.

Nenni ! **Dieu nommé ici élohim** sait
que le jour où vous en mangerez
vos yeux s'ouvriront
et vous serez comme **Dieu, élohim**,
doués d'une conscience du bien et du mal !

6.

La femme vit que l'arbre était bon à manger
Et enviable pour les yeux
Et que l'arbre était désirable
pour rendre intelligent.
Elle prit alors de son fruit
Et elle mangea.
Et en partage,
elle en donna aussi à son homme
Et il mangea.

7.

Et alors les yeux des deux s'ouvrirent
et ils eurent conscience qu'ils étaient nus.
Et ils entrelacèrent des feuilles de figuier
desquelles ils se firent des ceintures.

8.

Ils entendirent la voix de **Dieu**,
nommé ici, à nouveau, tétragramme, élohim,
se promenant dans le jardin au souffle du jour.
Et l'homme se cacha avec sa femme
de devant **Dieu, tétragramme, élohim**,
au milieu de l'arbre du jardin.

9.

Et Dieu,
nommé ici seulement *élohim*,
appela l'homme nommé ici Adam,
et lui dit : « Où es-tu ? ».